

— Tu ne boiras pas...

— Si !... j'ai soif...

En ce moment madame Baudu, quittant sa cuisine, intervint, les poings sur les hanches.

— Et moi, dit-elle à son tour, je te réponds que tu ne boiras pas, toi du moins, car ce n'est ni moi ni Baudu qui te serviront ! !...

La voix de la patronne sembla faire quelque impression sur Richard ; mais il était trop ivre pour que cette impression fût bien profonde.

— Maman Baudu, balbutia-t-il, ne bougonnons pas... Je suis un tantinet dans les vignes, c'est vrai...

— C'est-à-dire que tu es gris comme la bourrique à Robespierre ! !...

— Il y a un mois que ça ne m'était arrivé...

— C'est encore trop ! !... Tu devrais être honteux de ta conduite !... Un homme ivre c'est pis qu'une brute !... Jamais je ne donnerai Virginie à un ivrogne...

— Maman Baudu, je ne suis point un ivrogne...

— Malheureux !... tu ne te tiens pas sur tes jambes.

— Peut-être bien que j'ai bu un coup de trop... mais, vous savez, on se laisse entraîner...

— Mauvaise excuse !... Quand on est un garçon honnête, on résiste aux entraînements... on fait des économies... on pense à ses dettes...

— Oh ! quant à ça, maman Baudu, j'y pense tout le temps...

— Tu devrais suivre l'exemple de ton frère.

— Je le suivrai, je vous le promets... Je serai sage comme une image... Je m'abonnerai à la caisse d'épargne...

— Souviens-toi de ce que tu sais...

— Motus là-dessus... c'est entendu... fit Richard vivement, avec une appréhension visible. Dès que j'aurai touché je réglerai mon compte... de dépenses...

— Tu toucheras tantôt... dit Victor.

— Et pour le quart d'heure va te reposer... ajouta la patronne, sinon je te défendrai d'adresser jamais la parole à ma fille...

Virginie, assise près des fourneaux et ratissant ses navets d'une main fiévreuse, souffrait horriblement. Elle aimait Richard, fort joli garçon d'ailleurs, nous le répétons, et elle tremblait que la conduite du jeune homme ne rendit impossible le mariage qu'elle rêvait.

— Ne plus parler à Virginie ! ! s'écria l'ouvrier. Ah ! mamam Baudu, ça ne serait pas à faire... Vous savez bien que je l'idole...

— Prouve-le donc en devenant sage.

— C'est entendu... je me range... mais laissez-moi lui dire...

Et il allait s'élançer vers la jeune fille. Victor l'arrêta par ces mots :

— Tu lui diras ça plus tard... quand tu seras à jeun... Viens avec moi...

Il lui prit le bras. Richard, cette fois le suivit sans résistance, seulement, avant d'atteindre la porte, il se retourna deux ou trois fois pour envoyer des baisers à Virginie qui baissait la tête et faisait semblant de ne pas le voir.

## XII.

Léopold Lantier, impassible et distrait en apparence, mais au fond très intéressé par ce qu'il entendait, avait assisté à la scène que nous venons de raconter.

— Voilà un gaillard à tête faible... se disait-il en voyant Richard titubant quoique appuyé au bras de son frère. D'après ce que j'ai oru comprendre, il doit y avoir entre lui et la mère Baudu un autre compte à régler qu'un compte de consommations. Avec un verre de vin on fera de ce garçon tout ce qu'on voudra. C'est bon à noter dans sa mémoire... on ne sait pas ce qui peut arriver...

Il était près de midi. La grande salle du restaurant se remplissait de consommateurs. Les ouvriers des fabriques et des chantiers voisins de l'avenue de Saint-Mandé affluaient. Les compagnons charpentiers congédiés le matin par la maison Pascal Lantier venaient de se faire servir à déjeuner.

Etiennette et Virginie allaient et venaient, vives et légères, les bras chargés de plats et de bouteilles, et se multipliaient pour contenter tous les clients. Un groupe d'ouvriers, que quelques mots échangés avec les charpentiers désignèrent à Léopold comme appartenant aux chantiers de son cousin Pascal, vint s'installer tout près du réclusionnaire évadé. Ce dernier dont le repas était fini, demanda un mazagran. Il espérait apprendre encore quelque chose de nouveau avant de se rendre rue de Piopus. Son espoir fut déçu. Le restaurant se vida peu à peu.

Léopold lisait le « Petit Journal » pour se donner une contenance, et après s'être assuré que personne ne faisait attention à lui, il mit la feuille dans sa poche.

Deux heures allaient sonner.

Les charpentiers payèrent leur dépense et sortirent. Le fugitif fit comme eux et les suivit. Ils allaient lui indiquer le chemin de la demeure de son parent.

Les chantiers de Pascal Lantier étaient situés rue de Piopus non loin de l'hospice que la maison Rothschild a fait édifier pour les israélites. Ces chantiers, occupant un emplacement énorme, contenaient des ateliers pour tous les corps d'état affectés au bâtiment, tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, serruriers, parqueteurs, plombiers, etc., etc.

Aux ateliers étaient annexés les bureaux des architectes, dessinateurs, etc.

Dans la bonne saison les ateliers regorgeaient de monde. Au moment où nous y faisons pénétrer nos lecteurs, c'est à peine si l'on y trouvait un dixième du personnel habituellement employé.

Pascal habitait près des chantiers un petit hôtel à deux étages entre cour et jardin. Une porte mettait en communication la cour de l'hôtel et celle des ateliers. Le cabinet du constructeur et la caisse étaient au rez-de-chaussée.

La caisse se trouvait à gauche du vestibule, le bureau du patron à droite. Deux plaques de cuivre rendaient toute erreur impossible. Au fond, un escalier conduisait aux appartements du maître.

À deux heures moins un quart le caissier, assis près du guichet encore fermé, mettait en ordre et vérifiait des feuilles de paye.

Pascal Lantier, que nos lecteurs ont aperçu le jour de l'enterrement de Dominique Bertin, assis dans son cabinet devant un grand feu, tenait sa tête entre ses mains crispées.

C'était un homme au visage pâle, aux traits fatigués. Sa physionomie n'offrait quoi que ce soit de sympathique. Ses che-